

André Leroi-Gourhan (25 août 1911–19 février 1986)

Philippe Soulier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/554>
DOI : 10.4000/histoire-cnrs.554
ISSN : 1955-2408

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 5 mai 2003
ISBN : 978-2-271-06068-6
ISSN : 1298-9800

Référence électronique

Philippe Soulier, « André Leroi-Gourhan (25 août 1911–19 février 1986) », *La revue pour l'histoire du CNRS* [En ligne], 8 | 2003, mis en ligne le 19 janvier 2007, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/554> ; DOI : 10.4000/histoire-cnrs.554

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Comité pour l'histoire du CNRS

André Leroi-Gourhan (25 août 1911– 19 février 1986)

Philippe Soulier

- 1 De l'enfance du jeune André ne restent que peu de témoignages. Elle a été essentiellement marquée, lorsqu'il avait quatre ans, par la mort de son père, alors militaire dans la Marine.
- 2 Élevé par ses grands-parents maternels Gourhan, au 63 de l'avenue Philippe-Auguste, à Paris, il suit une scolarité chaotique à l'école municipale Arago, place de la Nation. Il en vient à quitter l'école dès l'âge de quatorze ans, comme la plupart des élèves de ces années d'après-guerre. Exerçant plusieurs petits métiers, dont la librairie, il fréquente notamment la communauté russe immigrée, auprès de laquelle il découvre un monde qui le fascine. Sa curiosité et ses aptitudes lui font tout à la fois découvrir le russe et courir les allées du marché aux puces à la recherche d'objets de toutes sortes, parmi lesquels des crânes humains, des armes blanches et divers objets de la vie quotidienne de pays lointains (dont l'Afrique et l'Asie, mais aussi l'Amérique et le grand Nord). Ces objets, glanés au hasard des visites, l'accompagneront longtemps, dans sa vie comme dans ses travaux.
- 3 C'est également durant cette période, de 1927 à 1929, qu'il suit, jusqu'à l'obtention du diplôme de fin d'étude, les cours de l'École d'anthropologie de Paris, où enseignent Georges Papillault et Raoul Anthony. Tous deux disciples de Manouvrier et anatomistes de renom (en 1911, l'École d'anthropologie rétablit à l'intention de R. Anthony la chaire d'anthropologie anatomique laissée vacante à la mort de Paul Broca, en 1880), ils auront une influence forte sur la systématique qu'André Leroi-Gourhan mettra plus tard en œuvre en craniologie.
- 4 Complémentaire à ces cours et travaux pratiques, et pour gagner sa vie, il envisage le métier de bibliothécaire et s'inscrit aux cours de la Ville de Paris. C'est durant sa formation qu'il va faire un stage pratique à la bibliothèque Forney, et y rencontrer les sœurs Déborah et Minah Lifchitz ainsi que Mlle Arrivot. S'il se prend d'amitié pour D. Lifchitz (avec qui il va fréquenter les cours de Marcel Mauss), Mlle Arrivot aura une

influence déterminante en le convainquant de se faire baptiser, lui qui était issu d'une famille athée, et en le présentant à Paul Boyer. Catholique convaincu lui aussi et professeur de russe à l'École des langues orientales, P. Boyer va apprécier ce jeune élève passionné et le pousser dans les études. Sur ses conseils, le jeune A. Leroi s'inscrit également aux cours de chinois dispensés par Marcel Granet, autre personnalité qui va le marquer définitivement et le fera se rapprocher des milieux orientalistes, notamment ceux du musée Guimet, place d'Iéna. C'est là qu'il va rencontrer Joseph Hackin, conservateur du musée et président de l'Association française des amis de l'Orient, et qu'il va se passionner pour les bronzes chinois. Il y aborde conjointement l'évolution des formes, matières et figurations alors qu'il ne dispose pas d'un contexte chronologique précis et rigoureux pour les pièces. Ce premier grand sujet d'étude le marquera et saura l'influencer lorsque, bien plus tard, il aura à aborder l'art pariétal préhistorique et à se confronter à des problèmes de même nature.

- 5 Cette époque de sa vie est celle pendant laquelle il « trouve sa voie » à travers le foisonnement des premières années. Il se passionne pour les langues et civilisations extrême-orientales, pour l'histoire de l'art et pour les techniques de fabrication des objets fabuleux qu'il rencontre dans ce vieux musée orientaliste.
- 6 De 1931 à 1933, il profite de ses certificats en langue russe et chinoise pour les valider sous forme d'une licence de lettres en les complétant par un certificat d'ethnologie.
- 7 Passant rapidement du musée Guimet à celui du Trocadéro, situé à quelques centaines de mètres, il va proposer ses services à Paul Rivet, l'anthropologue et linguiste américaniste qui y règne alors en maître à penser. Le projet politique développé, montrant l'ensemble des aspects de l'unité de l'Homme à travers les continents et les cultures, était exceptionnellement servi par les capacités muséographiques de Georges Henri Rivière. Celui-ci, pianiste de jazz bien connu du « Tout-Paris », recruté directement par P. Rivet, renouvelait en profondeur la présentation des salles du musée, poussiéreuses et surchargées. A. Leroi sera affecté à la section Eskimo du département Amérique et, comme des dizaines d'autres, va travailler bénévolement, avec Anatole Levitski et sous la direction effective de G. H. Rivière, à la nouvelle élaboration des vitrines, donnant à lire une nouvelle approche, globale, de l'étude de l'histoire des hommes.
- 8 Il y aménage la salle Charcot, inaugurée en décembre 1934 avec une exposition sur les Eskimo. Les conférences et interventions sur ce sujet se multiplient, sur des aspects de la vie quotidienne, des techniques (construction d'un kayak) ou de sociologie religieuse (zoologie mythique). Dans un article fondateur, qui paraîtra en 1937, il met en place les divers éléments qui seront ceux de sa réflexion future : lien entre les animaux et les hommes (ce qu'il appelle « zoologie appliquée »), liens entre les humains (hommes, femmes, enfants) et les activités techniques, entre les animaux, les humains et les activités techniques (façonnage des outils, sélection des matériaux, construction des mythes). Il est à souligner que, dès ce moment, il commence à dissocier le développement et l'architecture des systèmes techniques, de celui et de celle des constructions mythologiques.
- 9 Sur le même sujet, il signe, à l'âge de vingt-cinq ans, son premier livre : *La Civilisation du renne*. Cet ouvrage va cumuler des notions de nature très différentes, issues de sources très variées, et il va rapprocher des domaines généralement envisagés séparément, inaugurant ainsi une attitude générale de recherche, mêlant conjointement approches sociologiques, techniques et naturalistes.

- 10 Il faut préciser qu'il écrit largement sur le sujet des Eskimo sans jamais avoir été sur place, ses seules sources d'information étant les conférences suivies à l'Institut d'ethnologie, les lectures d'articles et la fréquentation des réserves du musée ou... le marché aux puces de Paris, dans lequel il continue à acquérir de nombreux objets ramenés par des voyageurs.
- 11 Dans le même temps, parallèlement aux domaines des langues, de la sociologie religieuse et de l'histoire de l'art, il réalise quelques « piges » pour un travail collectif d'envergure, dirigé par Lucien Febvre, destiné à un large public et publié en fascicules : *L'Encyclopédie française permanente*. De la rédaction des quelques chapitres que lui propose P. Rivet, il faut surtout retenir celui sur la « technologie », dans lequel il va développer les premiers essais de remaniement systématique des approches classiques, enseignées alors en France par son maître, M. Mauss : « La technologie est l'étude des moyens par lesquels l'homme réagit sur son milieu. Plus particulièrement, c'est l'étude des procédés qui lui permettent d'utiliser les matériaux mis à sa disposition par le milieu physique. Cette mobilisation du milieu comporte une série d'étapes : elle part de l'unité qui est l'outil, figuré dans sa plus simple expression par une pierre ou une branche – pour aboutir à des complexes dont l'expression la plus élaborée peut être rendue par une foire, un parlement ou une procession religieuse. »
- 12 Ce cadre général, admis par tous, voit cependant sa structure interne singulièrement remaniée car « la classification adoptée ici pour les techniques générales est mécaniquement logique, elle n'est ni chronologique, ni rigoureusement morphologique. La forme d'un instrument dans tous les temps et sous tous les climats est conditionnée par la matière à traiter et par le résultat que l'on désire en obtenir. Toute action mécanique sur la matière est l'aboutissement d'une percussion ; le caractère de cette percussion est lié à la constitution de la matière à traiter et à l'action escomptée. D'où suit qu'étant donné deux échantillons d'une matière et deux résultats sensiblement identiques à atteindre, le caractère de la percussion sera le même en deux points opposés du globe. [...] Ceci nous amène à envisager successivement la matière, puis l'action – et de ces deux ordres de considérations, l'instrument se dégage spontanément ».
- 13 Ainsi, en plaçant la technologie comme une simple catégorie spécifique d'une conception globale et extensive des activités humaines, mais en détaillant celle-ci à partir des matières et des modes d'action et non pas des catégories morpho-typologiques d'outils, A. Leroi-Gourhan respecte le cadre général de l'enseignement de M. Mauss tout en prenant ses distances sur ce qu'il développera pendant les décennies suivantes : la place de la compréhension technologique des populations dans l'étude extensive de leurs rapports dans le temps et l'espace. Il s'autorise à le faire car il affirme qu'il ne s'agit pas là d'une prise de position ou encore moins d'une contestation de son « maître », mais d'une attitude qui lui est imposée par les faits car « mécaniquement logique [...] l'instrument se dégage spontanément ».... Son argumentation se caractérise par une nécessité absolue, comme imposée par les faits de la réalité, indépendamment de la réflexion humaine, parce qu'ils sont « objectifs ». Cette manière de procéder et de placer le lecteur face à l'évidence d'une réalité restera une de ses caractéristiques dans ses efforts de démonstration, que ce soit en matière de technologie ou de signification de l'art.
- 14 En 1936, c'est donc sur des bases de connaissances élargies et déjà partiellement reprises en fonction de conceptions personnelles qu'A. Leroi-Gourhan va bénéficier, grâce à l'intervention de P. Boyer, d'une bourse d'étude pour partir au Japon l'année suivante.

- 15 Il vient alors de se marier avec Arlette Royer, rencontrée à l'occasion des cours de M. Mauss qu'elle suivait pour le plaisir, étant par ailleurs auditrice à l'École du Louvre. Une fois mariés, ils s'installent dans un immeuble appartenant à la famille Royer, au 126 de l'avenue Philippe-Auguste, non loin du logement que le jeune André occupait auparavant.
- 16 Avant son départ, il avait rédigé ainsi son programme de travail :
- 17 « – anthropologique : la race japonaise [...] »
- 18 – sociologique : la répartition des classes et des groupes sociaux dans la population rurale et urbaine du Japon. [...]
- 19 – archéologique et ethnologique : l'utilisation des ressources naturelles. [...] ».
- 20 Le premier thème sera surtout traité à travers le dépouillement de la littérature et l'étude du cas des Aïnous, population ancienne vivant recluse sur l'île septentrionale d'Hokkaïdo, le deuxième par l'examen des témoins du passage d'une société traditionnelle et artisanale à une société moderne et industrielle, le troisième ne servant que d'illustration par la sélection de vestiges, jalons matériels des techniques anciennes.
- 21 Les premiers mois se passent à Tokyo, à l'Institut d'anthropologie. Durant ce printemps 1937, il va surtout en fréquenter la bibliothèque et visiter les musées et leurs réserves, nouant ses premiers contacts. Ensuite durant tout l'été, il loue une maison sur le bord du lac de Nojiri et explore tous les environs, le plus souvent à pied. Ces mois seront d'abord ceux du contact intime avec une culture différente, où tout lui apparaît loin de ses repères culturels et quotidiens habituels. Il ne tente pas de s'immerger mais cherche plutôt à aborder en professionnel (par la rigueur de l'enquête et des protocoles d'enregistrement des faits observés) tout en adoptant une attitude explicitement empathique : se mettre à la place pour comprendre car, pour lui, « comprendre un peuple comme comprendre un homme, c'est se dépouiller complètement pour accueillir le nouveau, s'ouvrir, ignorer les réactions de l'enquêteur » et, dans un texte rédigé lors de son retour, deux ans plus tard, il indique en introduction : « Je ne suis pas particulièrement impartial ni doué d'une acuité hors de la moyenne [...] : par obligation professionnelle, menant une enquête d'ethnographie, j'ai dû vivre japonais et, pour profiter de la vie, chercher quel plaisir les Japonais trouvaient dans ce qui m'était donné d'éprouver. [...] N'étant ni un exilé à la poursuite d'émotions fortes, ni un journaliste en quête de jugements, mais un ethnologue à la recherche de documents, j'ai cherché avec constance à goûter non pas ce qui me séduirait mais ce qui attirait les gens avec lesquels j'entrais en contact, et cela suffit souvent pour se garder des erreurs. »
- 22 Il va ainsi mettre à profit ces excursions pour prendre des dizaines de clichés photographiques, que sa femme développe au fur et à mesure, tandis que lui en organise le classement. Il s'agit essentiellement de vues techniques concernant les travaux agricoles, les systèmes d'irrigation, l'architecture vernaculaire, les techniques de pêche, mais aussi les croyances et les coutumes. Ce sera la base raisonnée d'un fichier peu à peu étoffé, et qui l'accompagnera tout au long de sa vie.
- 23 Quelques mois après son retour du Japon, il en vient à proposer une orientation générale à son travail : « Depuis le début de mes recherches, je me suis attaché à confronter les matériaux de l'ethnologie (ethnographie, sociologie, histoire des religions) avec leur milieu (histoire naturelle, géographie) et leur temps (archéologie, histoire) pour assurer le contrôle et l'interprétation mutuels des sources. [...] Le but lointain de mes recherches est de donner, pour une partie large de l'humanité, une description où paraissent les divers rapports qui existent entre ses membres et sa continuité dans le temps. »

- 24 Son expérience japonaise enrichit et structure sa réflexion sur la place de l'analyse technique des objets dans les questions de l'invention et de la diffusion. Cette dimension sera le point central de son ouvrage majeur, *Évolution et techniques*, écrit dans les quatre ans de guerre qui suivent son voyage. Il s'agit, explicitement, de la première pièce du triptyque qu'il veut entreprendre pour établir les bases cohérentes d'une méthodologie globale pour l'étude ethnologique. Ce projet est aussi bien méthodologique que pédagogique car il s'agit, pour lui, non seulement de mettre au point un outil pour la compréhension et l'organisation de la connaissance en ethnologie mais de convaincre de l'intérêt fondamental de son approche. Il lui faut développer un cadre d'analyse pour aller plus loin, tissant les liens de cohérence entre les échelles de l'enquête extensive, pour laquelle il opte, et celle de l'enquête intensive, sans laquelle les résultats restent en partie spéculatifs, donc fragiles.
- 25 C'est donc dans ce cadre que, dès son retour du Japon, A. Leroi-Gourhan envisage une thèse d'État sur « La symbolique vestimentaire des peuples du nord de l'océan Pacifique », dans laquelle il confronterait et coordonnerait mythes et figurations.
- 26 Pour réaliser ce projet, il postule dès juin 1940 pour entrer au CNRS, et il pourra bénéficier d'une bourse, puis d'une allocation comme stagiaire et chargé de recherche d'octobre 1940 à 1944. Il va ainsi travailler au musée Guimet, puis, à partir de 1943, au musée Cernuschi.
- 27 En avril 1943, il écrit dans son rapport d'activité au CNRS : « Mes premiers travaux établissent le terrain de mes recherches futures pour la technologie comparée et il me reste, pour l'histoire de l'art, à poser de semblables bases de départ. Un travail sur l'art religieux au Japon, inscrit au programme de cette année, marquera le premier essai dans ce sens, mais quelques années s'écouleront sans doute avant qu'un ensemble comparable à *Évolution et techniques* puisse donner les lignes générales à l'évolution des matériaux esthétiques. Il apparaît alors que les deux branches, en apparence disjointes, de mon activité, répondent à une seule intention qui est de préparer à l'historien des documents dégagés des contraintes d'interprétation les plus immédiates. [...] Sur les deux plans, le travail semble conduire à dégager les phénomènes généraux de l'emprunt et de la convergence. »
- 28 C'est dans cet esprit qu'en juin 1943 il organise pour la réouverture du musée Cernuschi une exposition sur le thème : « Terres, bronzes et jades : pour une nouvelle présentation des collections chinoises ». Cette exposition est, pour lui, l'occasion de faire une nouvelle fois la démonstration de sa démarche tant pédagogique que scientifique, en organisant le parcours muséographique grâce au double fil conducteur de la technique de fabrication et de la matière première plutôt qu'à celui des critères classiques et esthétiques de l'histoire de l'art. Sur un sujet spécifique, et avec des séries limitées de vestiges, il affirme son point de vue technologique et de comparatisme à grande échelle entre temps et espace.
- 29 Bien que ses compétences et son expérience fassent de lui un orientaliste de plus en plus reconnu, une opportunité va décider d'une bifurcation vers l'ethnologie générale.
- 30 En effet, alors que cette discipline est enseignée à la Sorbonne par Marcel Griaule depuis 1942, elle se renforce dès 1943 avec le projet venant du ministère des Colonies de créer un poste de maître de conférences... à la faculté de Grenoble. Cependant, ce poste, jugé trop excentré, sera établi à Lyon grâce aux efforts conjoints de M. Griaule et d'Emmanuel de Martonne. À la recherche d'un candidat qui soit à la fois compétent et disponible, ce qui n'est pas simple en ces années de guerre, ils proposent le nom d'A. Leroi-Gourhan et c'est

ainsi qu'en mai 1944 celui-ci est nommé à Lyon pour la rentrée universitaire suivante. Cependant, pour avoir accès à ce poste, il lui faut avoir soutenu une thèse, et la sienne, sur le Japon, est loin d'être achevée. Voilà pourquoi il propose d'y substituer un autre sujet, déjà prêt : « Archéologie du Pacifique nord ». En effet, pour la terminer à temps, il ne lui suffit plus alors que de mettre au propre les illustrations et le texte de la série de conférences qu'il avait données sur ce thème au Collège de France, en 1941-42. Pour sa thèse complémentaire, il présente les « Documents pour l'art comparé d'Eurasie septentrionale », compilation d'articles édités par la *Revue des arts asiatiques* entre mars 1937 et février 1943. Cette solution lui permet de la soutenir dès le 14 juin, quelques jours seulement après le débarquement en Normandie. Ayant par ailleurs terminé la rédaction du deuxième volume d'*Évolution et techniques*, il ne semble plus avoir d'autre chose à faire qu'à attendre la rentrée d'octobre en terminant les multiples tâches qui lui incombent encore aux musées Guimet et Cernuschi.

- 31 Cependant, trois semaines plus tard, le 7 juillet 1944, il reçoit un ordre de mission du directeur des musées nationaux qui stipule : « M. Leroi-Gourhan, attaché au musée Cernuschi, est chargé de se rendre au dépôt des musées nationaux de Valençay (Indre) pour y procéder à l'examen des collections du musée Guimet qui y sont abritées. Il quittera Paris le 10 juillet 1944 et devra être de retour le 25 juillet. »
- 32 Les événements en décideront autrement, et sa mission officielle d'examen se transformera en mission active de protection : en effet, dans la situation de repli de l'armée allemande, il était capital de ne provoquer aucun conflit armé aux alentours du château de Valençay. Pour cela, il prend contact avec le maquis Indre-Nord et organise une zone tampon autour du château. Devant l'intensification du conflit, il rejoint le maquis le 18 août comme lieutenant des forces françaises de l'intérieur (FFI) et y restera deux mois, jusqu'à la rentrée universitaire.
- 33 Il va alors quitter l'armée et rejoindre son poste à Lyon, mais ces quelques semaines passées dans le maquis vont être capitales dans sa conception de la vie en groupe et seront explicitement un des moteurs de l'organisation qui présidera aux travaux de terrain qu'il va conduire dès le printemps 1945 dans les monts de Mâconnais. Ces premiers travaux de terrain seront orientés à la fois vers la lecture des paysages et de la géologie (photographie aérienne oblique et verticale, stratigraphie en plein air et en grotte) et vers l'ethnologie (enquête orale et organisation des camps de base). Avec l'ouverture de plus en plus régulière de chantiers archéologiques, il pourra concilier ces approches.
- 34 Or, dès la fin de la première année scolaire, une nouvelle opportunité se présente : en juillet 1945, Jacques Soustelle, ethnologue américaniste et militant socialiste, quitte le poste de sous-directeur au musée de l'Homme pour celui de ministre de l'Information. Devant faire face à une absence de durée indéterminée, P. Rivet demande à A. Leroi-Gourhan d'assurer l'intérim¹.
- 35 Ce dernier met à profit cette nouvelle situation au musée de l'Homme où il est maintenant « délégué dans les fonctions de sous-directeur » et crée en 1946 une série de structures de travail : département de technologie comparée, laboratoire d'histologie comparée, école des fouilles préhistoriques, centre de formation aux recherches ethnologiques (CFRE) et centre de formation (CFRP), puis de documentation (CDRP), aux recherches préhistoriques. Ces centres seront le vecteur d'un double objectif.

- 36 Tout d'abord, encadrer les étudiants pour les travaux de terrain et de laboratoire, liant l'expérience pratique à l'apprentissage académique. Ensuite, créer des centres officiels reconnus, ayant pignon sur rue, le CFRE produisant un bulletin et le CDRP organisant une documentation, destinés à devenir des références en la matière, véritables outils pour un service public organisé de l'ethnologie (dans les pays de l'Union française) et de la préhistoire (sur le territoire métropolitain).
- 37 Les activités du CDRP et du CFRE sont, dans l'esprit d'A. Leroi-Gourhan, très liées et il s'agit tout autant de formation que de documentation. Pour ce qui est de la formation, l'essentiel est tourné vers le terrain, vers l'extérieur, vers la manipulation des pièces et la constitution de séries de référence pour comparaison. Que l'on se destine à partir dans les colonies ou que l'on reste sur le territoire métropolitain, que l'on soit ethnologue ou préhistorien, futur professionnel ou non, l'essentiel est de former des techniciens qui seront en mesure de pouvoir faire tous les gestes nécessaires à la collecte raisonnée et fiable d'informations et d'objets.
- 38 Ainsi à partir des années d'après-guerre, que ce soit pour son enseignement ou ses activités de recherche de terrain (archéologie ou ethnologie), il n'est plus possible d'évoquer sa vie, son œuvre et sa personnalité sans dire l'importance que revêtaient pour lui l'activité de groupe sur le terrain et les laboratoires qui en sont issus. Conçus comme des centres de formation, ils ont eu un rôle institutionnel fort et explicite dans le combat qu'A. Leroi-Gourhan a mené pour réformer en profondeur l'ethnologie puis l'archéologie française, tant dans ses modes de formation que dans son impact sur le terrain.
- 39 Leur constitution est autant une « institutionnalisation » de ses volontés pédagogiques que le moyen d'instaurer une méthode et des outils conceptuels adaptés à l'ethnologie et à la préhistoire. Celle-ci était alors essentiellement conçue comme un prolongement dans le passé le plus lointain et une légitimation des modes explicatifs contemporains en ethnologie générale : A. Leroi-Gourhan voulait établir des normes, des processus, mais aussi être officiellement reconnu et convaincre ses collègues. En cela, l'année 1948 est décisive car le CFRE est officiellement créé le 2 janvier et le CDRP le 22 février, consacrant et légitimant ainsi trois années de travail de mise en place.
- 40 Ses premiers collaborateurs dans cette entreprise auront été Hélène Balfet et Gérard Bailloud. Recrutée dès 1946-47, H. Balfet sera la cheville ouvrière du projet de laboratoire de « technologie comparée » que Leroi-Gourhan avait envisagé quelques années plus tôt avec A. Levitski (mort à la suite des arrestations du groupe « Résistance » du musée de l'Homme). Elle participera directement à l'encadrement des étudiants, que ce soit au CFRE ou sur le chantier des Furtins, à Berzé-la-Ville. La même année, G. Bailloud, attaché au musée de l'Homme, va conduire A. Leroi-Gourhan à Arcy pour une visite des gravures découvertes fortuitement par quelques-uns de ses amis dans la grotte du Cheval. Ils y reviendront plus tard pour fouiller avec les étudiants de l'École de Fouilles du CDRP lorsque le site des Furtins sera exploité. L'un et l'autre se verront tour à tour confier par A. Leroi-Gourhan l'étude des céramiques protohistoriques, antiques ou médiévales mises au jour sur ses différents chantiers. Cela les conduira à des programmes de recherche féconds sur la céramique qu'ils dirigeront chacun de leur côté pendant des décennies, la première en ethnologie (terminologie et étude des chaînes opératoires des poteries du Maghreb et du Moyen-Orient), le second en archéologie (néolithique en France et Europe occidentale).

- 41 Peu à peu, A. Leroi-Gourhan va s'orienter de plus en plus vers la préhistoire ancienne (sans céramique), et, pour ce qui est de la fouille archéologique, après une phase importante d'activité de prospections en Bourgogne, de participation à quelques opérations de fouilles de nécropoles et de sondages divers qui servaient de terrain pratique à son enseignement (dont l'opération pluriannuelle sur le site préhistorique de la grotte des Furtins, à Berzé-la-Ville de 1945 à 1948, et celle de Saint-Romain en 1949), A. Leroi-Gourhan s'est arrêté sur l'ensemble des grottes d'Arcy-sur-Cure, à partir de 1949. Il y restera jusqu'en 1963. Si les premières années étaient surtout consacrées à la mise au point de techniques « scientifiques » de lecture et d'interprétation des coupes avec Nicole Dutriévoz-Chavaillon et Jean Chavaillon (corrélations stratigraphiques entre les remplissages), et d'étude de la faune avec Thérèse Josien-Poulain (détermination des espèces), les années suivantes ont été plus orientées vers l'analyse fonctionnelle des outillages, en corrélation avec l'utilisation des matières premières et leur succession chronologique, puis vers l'interprétation du caractère anthropique des assemblages des vestiges fauniques et lithiques.
- 42 Deux types d'approche seront alors exploités : d'une part la stratigraphie avec l'analyse fine des successions de dépôts, leur enregistrement photographique (avec Jean Vertut) et leurs caractéristiques polliniques (avec sa femme, Arlette Leroi-Gourhan, qui s'est investie fortement dans ce domaine de la palynologie en grotte, au point de développer un laboratoire reconnu internationalement) ; d'autre part la répartition spatiale des vestiges dans un même horizon stratigraphique (analyse des structures d'habitat avec Francis Hours). Il pratique ainsi un retour vers l'enquête de terrain, mais cette fois-ci dans le passé de l'humanité, et travaille au renouvellement des techniques d'enregistrement du terrain, donc de fouilles, pour pouvoir établir des faits qu'il veut entourer de suffisamment de précautions pour pouvoir les considérer comme réels.
- 43 Cette nouvelle approche du terrain de l'archéologie de la préhistoire est concomitante d'une restructuration de l'équipe de base, notamment avec l'arrivée de F. Hours en 1951, et d'une inscription plus forte dans les structures institutionnelles, que ce soit la Société préhistorique française (il préside le congrès de préhistoire de Strasbourg en 1953), les congrès internationaux (à Paris, Prague, Moscou ou Rome) ou le Comité technique de la recherche archéologique française (CTRAF), dont il est membre depuis 1948. À ce titre, il est au comité de direction de *Gallia* et, à partir de 1957, il accompagne la publication d'articles de préhistoire, préfigurant ainsi la série des *Gallia-Préhistoire* dont il va susciter la création en 1958, puis assumer la direction à partir de 1961, à la mort de Fernand Grenier.
- 44 À Lyon, il obtient, le 1^{er} janvier 1951, le titre de « professeur sans chaire ». Poursuivant son enseignement maintenant avec la collaboration de Jean Poirier (avec qui il dirigera une *Ethnologie de l'Union française*, publiée par les PUF en 1952-53), mais constatant que les fréquents trajets lui prennent beaucoup de temps, il envisage de réintégrer le CNRS pour pouvoir mieux se consacrer à ses recherches. Malheureusement pour lui, à cette demande, rapportée de manière assez laconique par H. V. Vallois alors nouveau directeur du musée de l'Homme et dont il ne partage pas les approches anthropologiques, on oppose un refus.
- 45 Explorant une autre piste, A. Leroi-Gourhan envisage alors d'enseigner l'ethnologie en faculté des sciences, avec la possibilité d'un poste à Lyon, voire à Paris... Mais pour cela, il lui faut une thèse de sciences ! Il obtient donc « l'équivalence de la licence ès sciences, en vue du doctorat ès sciences », qu'il soutient en avril 1955.

- 46 Sur la proposition de Jean Piveteau, et en fonction des travaux déjà bien commencés sur ces thèmes, le sujet de sa thèse principale sera le « Tracé d'équilibre mécanique du crâne des vertébrés terrestres », et sa thèse complémentaire portera sur « Les vestiges humains d'Arcy-sur-Cure ». Cela lui permet une inscription sur la liste restreinte pour les fonctions de maître de conférences des facultés des sciences, mention « anthropologie ».
- 47 Dans l'autre domaine qui le passionne, celui de l'art préhistorique, les découvertes des représentations rupestres d'Arcy, en 1946, n'avaient eu chez lui qu'un aspect anecdotique. En revanche, les travaux éditoriaux qu'il va entreprendre avec Lucien Mazenod sur *Les Explorateurs célèbres* (1947) puis sur *Les Sculpteurs célèbres* (1954) vont le conduire dès le milieu des années 1950 à accepter une proposition de cet éditeur pour un vaste projet, largement illustré, sur l'art paléolithique. Il va s'y lancer avec J. Vertut, ingénieur à Centrale et photographe particulièrement inventif, et F. Hours, tous deux travaillant déjà avec lui à Arcy.
- 48 Mais le sort va modifier la perspective de ses projets : la mort soudaine de M. Griaule implique de lui trouver rapidement un successeur pour la rentrée scolaire 1956-57. Claude Lévi-Strauss préférant conserver son enseignement à l'EHESS et espérant entrer prochainement au Collège de France, c'est A. Leroi-Gourhan qui obtient le poste, même s'il regrette en lui-même de ne pouvoir enseigner en faculté des sciences, mieux pourvue en moyens de fonctionnement et plus en cohérence avec sa manière d'aborder les questions d'ethnologie.
- 49 En venant enseigner à la Sorbonne et en n'ayant plus, depuis 1951, de responsabilités dans la direction d'un musée de l'Homme dirigé par H. V. Vallois (même s'il y est toujours hébergé et conserve son laboratoire de « technologie comparée » au sous-sol), A. Leroi-Gourhan va organiser son travail sur deux axes essentiels, cette fois-ci en mettant l'accent sur la préhistoire, à travers l'étude de l'art et l'enseignement de la fouille. Il aura cependant à continuer en partie l'enseignement d'ethnologie générale de M. Griaule dont il reprendra pendant des années les nombreuses directions de thèses.
- 50 Dans le même temps, il doit inscrire sa démarche de laboratoire dans la mouvance des réformes de l'enseignement supérieur mises en place par la toute jeune V^e République et c'est ainsi qu'en 1960, il rattache directement le Centre de recherches préhistoriques et protohistoriques (CRPP) à la faculté des lettres, et non plus au musée de l'Homme.
- 51 Le CRPP, support institutionnel des opérations de fouilles, ne se substitue pas pour autant au CDRP, qui continue à remplir son rôle auprès des lecteurs de la bibliothèque du musée de l'Homme. Il en prolonge l'activité en élargissant son ambition.
- 52 Tout au long de ces années, les fouilles de sauvetage se multiplient, souvent limitées à quelques jours, mais donnant généralement lieu à publication, pour peu que le site le permette ! Cependant l'École de fouilles d'Arcy fonctionne toujours, car ce « stage [permet] de montrer aux stagiaires à peu près tous les procédés actuellement utilisables dans les fouilles préhistoriques en grotte », dont le fonctionnement du laboratoire de palynologie mis en place par Arlette Leroi-Gourhan dès 1954. L'activité du CRPP en archéologie de sauvetage, spécialement sur le réseau routier et en carrière montre une progression quantitative, et même, une systématisation des modes d'interventions. Ce type d'intervention de terrain reste encore particulièrement exceptionnel et volontariste, témoignant d'un désir de ne pas perdre les données archéologiques détruites par les aménagements. Malgré ses efforts, A. Leroi-Gourhan ne pourra pas imposer cette démarche de sauvegarde du patrimoine qui reste donc largement individuelle.

- 53 Les années qui vont suivre seront particulièrement denses et témoignent par là-même directement d'une « montée en puissance » du Centre et de l'influence d'A. Leroi-Gourhan. Le nombre de thésards augmente régulièrement, les sujets de préhistoire remplaçant progressivement ceux d'ethnologie générale. Après l'expérience espagnole du Pendo (en 1957), et la fouille exemplaire de l'hypogée des Mournouards au Mesnil-sur-Oger (en mai et juin 1960), les compétences du Centre sont sollicitées en Grèce (Élide occidentale en septembre 1961) ou en Algérie (Hassi-Messaoud en mars 1964). A. Leroi-Gourhan multiplie les conférences en France et à l'étranger, participe comme expert aux réunions des commissions pour la sauvegarde de Lascaux, etc.
- 54 En 1962, avec C. Lévi-Strauss, il est nommé co-directeur de l'Institut d'ethnologie, tous deux prenant ainsi, à sa demande, la relève de P. Rivet (voir encadré). Dans le même temps, les Presses universitaires de France le sollicitent pour la réalisation d'un ouvrage général de préhistoire, destiné à inaugurer leur collection, « La Nouvelle Clio ».
- 55 À la Sorbonne, il est d'abord secondé par Annette Laming-Emperaire, puis, lorsqu'elle obtient un poste d'enseignante à l'EPHE à partir d'octobre 1966, par Michel Brézillon, son collaborateur à Arcy qui vient de soutenir une thèse en préhistoire sur la terminologie lithique.
- 56 C'est précisément dans ces années de plein essor que va se produire un événement capital, qui va modifier définitivement l'organisation de son travail et sera à l'origine de l'essentiel des programmes des années qui vont suivre : la découverte du site de Pincevent. Le sauvetage va durer six mois (et non plus les quelques jours consacrés habituellement aux opérations de sauvetage) et mobiliser toutes les énergies des membres du CRPP. Sous l'impulsion de M. Brézillon, les mois suivant la fouille vont être essentiellement consacrés à un vaste moulage du sol dégagé et aux études et travaux préparatoires à la publication de ce qui sera connu internationalement comme « l'habitation numéro un de Pincevent » (qui paraîtra dès 1967 dans *Gallia Préhistoire*).
- 57 Avec Pincevent, site magdalénien ayant fossilisé en place et sur des centaines de mètres carrés les témoins lithiques et osseux d'une vaste installation domestique, A. Leroi-Gourhan se trouve dans une situation autre qu'à Arcy-sur-Cure. Le fait que ce site soit en plein air, qu'il occupe des surfaces importantes, sans les contraintes des parois, dans un contexte sédimentaire fin et distinguant nettement les niveaux d'occupation va lui fournir le terrain idéal qu'il cherchait pour ses étudiants. De plus, le site de Pincevent ayant été acquis par le ministère, il va pouvoir y fixer son activité archéologique en exploitant intensivement le terrain par un enregistrement rigoureux des données mises au jour : plans et photographies verticales, topographie fine, démontage et traitement systématique de tous les vestiges, même les plus fugaces, conduite quotidienne et partagée d'une réflexion interprétative systématique, autant d'approches conjointes qui formeront la base de la pédagogie qu'il mène avec son équipe du CRPP et qui va former, des années durant, des dizaines puis des centaines de préhistoriens. La présence et l'activité de M. Brézillon, collaborateur permanent depuis Arcy, compléteront ce travail de fond en le prolongeant institutionnellement, d'abord à l'Université, puis dans les services régionaux du ministère de la Culture où il pourra mettre en place les expériences documentaires élaborées auparavant au CDRP.
- 58 L'exemplarité de la conduite des opérations et la rapidité de la publication vaudront un net succès d'estime à A. Leroi-Gourhan, membre du tout récent Conseil supérieur de la recherche archéologique, mis en place par André Malraux le 8 octobre 1964 pour assister

le ministère dans ses missions de décisions et de contrôle de l'archéologie en France. Il sera d'ailleurs le seul chercheur à en être membre jusqu'en 1982.

- 59 L'année suivante, en 1965, A. Leroi-Gourhan publie, conjointement à la sortie d'un essai sur les *Religions de la Préhistoire*, deux ouvrages essentiels, mais de portée différente. Le premier est *Le Geste et la Parole*, aboutissement d'une série d'articles, de conférences et de travaux sur l'homme et son destin, pris dans son processus à la fois biologique, technologique, esthétique, et social. Le second est *La Préhistoire de l'art occidental*, résultat de dix ans de travail qui prend la suite d'un triptyque d'articles publiés en 1958 dans le *Bulletin de la Société préhistorique française* et d'un long travail de terrain, à la fois photographique et topologique, avec J. Vertut et L. Mazenod. Ce monument d'édition, digne successeur des *Quatre Cents Siècles* d'Henri Breuil, place d'emblée A. Leroi-Gourhan comme la nouvelle référence incontournable et ouvre des perspectives novatrices. Celles-ci seront la base de l'enseignement qu'il développera au Collège de France à partir de 1969, et resteront son dernier refuge intellectuel dans une maladie avec laquelle il va devoir vivre pendant vingt ans, jusqu'en février 1986. Son étude prend en compte trois approches conjointes dans lesquelles il confronte comme toujours une perspective extensive et une analyse intensive :
- 60 - l'évolution stylistique des figurations et des signes,
 - 61 - la considération statistique plus qu'esthétique du thème représenté,
 - 62 - l'emplacement topographique dans la cavité et la position dans les ensembles figurés.
- 63 Simultanément aux cours sur l'art qu'il donne au Collège de France et qui sont le produit de sa réflexion permanente, il organise, avec son équipe, un séminaire sur l'archéologie. Animé largement par les interventions de ses élèves et collaborateurs, il mobilise notamment ceux qui ont travaillé avec lui sur les thèmes qu'il a initiés : structures d'habitat du magdalénien du Bassin parisien (Françoise Audouze à Verberie, Béatrice Schmitter à Marsangy, Yvette Taborin à Etiolles, Michèle Julien et Claudine Karlin à Pincevent), sépultures (Claude Masset et Jean Leclerc)...
- 64 Dans la dernière décennie, sa carrière sera couronnée de nombreuses distinctions (médaille d'or du CNRS en 1974, Grand prix national de l'archéologie du ministère de la Culture en 1978, médaille d'or de l'Académie d'architecture et premier prix international de la fondation Fyssen en 1979). En août 1980, à l'âge de 69 ans, il entre à l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). Il est intéressant de souligner que cette ultime consécration s'est faite comme un retour aux origines. En effet, en prenant le fauteuil de Roman Ghirshman, il occupait celui de son aîné et ami, ancien condisciple des cours de P. Boyer aux langues orientales. Le discours de présentation de Jean Filliozat le désigne en effet avant tout comme un orientaliste, spécialiste des langues et mythologies d'Extrême-Orient, ayant compté Henri Maspero et Paul Pelliot dans son jury de thèse, l'activité de l'ethnologue et du préhistorien n'étant qu'à peine évoquée.
- 65 En prenant en compte l'ensemble de sa vie, il est possible de considérer deux versants structurant fonctionnellement l'activité professionnelle chez A. Leroi-Gourhan mais sans pour autant se dissocier intellectuellement.
- 66 L'un est exclusivement personnel et sans partage quant à la production. Il se divise en trois domaines : la paléanthropologie, la technologie et l'art. Cependant, si la paléanthropologie et la technologie ont été les thèmes prédominants de la première période de sa vie, l'étude de l'Homme – analysé comme artiste figurant un monde animal support représentatif de ses propres systèmes de pensée, et exprimant par là un

témoignage irremplaçable bien que largement indéchiffrable sur sa propre conception du monde – saura le mobiliser et le passionner tout au long de son existence, des bronzes chinois aux grottes ornées préhistoriques.

- 67 L'autre versant, également très personnel quant aux choix et aux options prises, est plus partagé au niveau des tâches à accomplir : c'est celui du terrain, que ce soit celui des chantiers de fouilles ou des laboratoires. En effet ce terrain (enquête ethnologique ou, plus encore, fouille archéologique) nécessite l'activité d'équipes permanentes aussi bien pour collecter, enregistrer, traiter, interpréter que pour l'encadrement des étudiants et le fonctionnement général.
- 68 Ces équipes organisées dès l'après-guerre en laboratoires et centres de formation successifs² seront le vecteur de ses ambitions pour l'organisation de la formation en archéologie. Avec les chercheurs qui les composent, elles auront été indispensables aussi bien à la formalisation et à l'expression de sa démarche scientifique qu'à son rayonnement. Certains de ces chercheurs prolongeront son travail de terrain notamment en publiant les fouilles qu'il a menées à Arcy-sur-Cure (Catherine Farizy en 1978 et Béatrice Schmider en 2002). À la suite des travaux du CFRE, et à partir de 1952, son activité ethnologique et technologique sera poursuivie et enrichie par H. Balfet avec le laboratoire associé n° 276 (« Ethnologie du monde non français ») puis par Robert Cresswell à Paris V.
- 69 Bien qu'A. Leroi-Gourhan, par son action, n'ait jamais réellement été lui-même un gestionnaire d'équipe (il déléguait cette fonction, se réservant les aspects financiers et officiels), il développait un puissant charisme qui a fait de lui celui que des dizaines puis des centaines d'élèves et de disciples ont appelé, à partir des chantiers de 1946, « le patron », se chargeant de le relayer dans la propagation de son enseignement, en France comme à l'étranger. En ce sens, ses équipes ont été réellement, non seulement une des facettes de l'œuvre d'A. Leroi-Gourhan, mais aussi un vecteur de son travail et d'une partie de sa pensée, alors même que celle-ci demeurait profondément personnelle et originale, parfois secrète, mais cohérente dans la diversité de la démarche intellectuelle, bien que particulièrement circonstancielle dans le déroulement institutionnel et dans les voies empruntées.
- 70 Aujourd'hui, quinze ans après sa disparition, et alors même que la plupart de ceux qui les composent ne l'ont pas connu, ces équipes continuent à vivifier et à faire évoluer cette approche d'une globalité de l'Homme, à travers un fort attachement à l'identification des faits.

NOTES

1. Cet intérim durera plus longtemps que prévu car J. Soustelle optera définitivement pour la carrière politique et partira en 1955 comme gouverneur de l'Algérie ; cependant, à partir de 1952, A. Leroi-Gourhan sera en partie relayé par Hélène Balfet.

2. En 1967, le CRPP fera place à l'équipe de recherche associée n° 52, puis, en 1977, au laboratoire associé n° 275, et enfin à l'unité de recherche associée n° 275, dirigée par José

Garanger à partir de 1982, aujourd'hui intégrée à l'unité mixte de recherche n° 7041 sous la direction de M. Julien, dénominations et structurations changeantes au gré des évolutions administratives et des rattachements institutionnels, formes mouvantes du même « laboratoire d'ethnologie préhistorique ».

RÉSUMÉS

André Leroi-Gourhan (25th August 1911 – 19th February 1986)

A short biography of André Leroi-Gourhan is here presented, beginning in 1927, at the moment of his student years, until his retirement in 1982. It rests on a systematic analysis of his publications and on his personal and professional archives, collected and studied for the first time in 2001 when the author was temporally engaged by the CNRS.

Going beyond the pure biography of events, such as those already presented in numerous posthumous tributes, from 1986 to 1988, this article is instead a short examination of the connections and the continuities present in his work. It evokes A. Leroi-Gourhan's research and teaching across the many disciplines he pursued : orientalism, philology, ethnology, history of art and religions, early technology, zoology, human geography, and prehistoric archeology. The article traces the main outlines of the four major periods of his professional activity, with the goal of underlining the coherence that unites them, and also the accidents of circumstances : his education and the period of orientalism (1927-1944), the time of his doctoral studies and of ethnology (1944-1955), the early period of prehistory (1952-1965), and his second foray into prehistory (1965-1986).

The first period is marked above all by physical anthropology, learning from Marcel Mauss, the study about expositions in the musée de l'Homme under the direction of Georges Henri Rivière, oriental languages with Paul Boyer and Marcel Granet, not to forget his formative sejour in Japan from 1937 to 1939. The second period is that of the PhD in art and sciences, to make it possible for A. Leroi-Gourhan to teach the two approaches to ethnology as he conceived them, closely interweaving technological man and biological man.

After 1952, his orientation toward prehistory is definitively affirmed, whether he conceived as proofs to support his ideas about technology in ethnology, or the interpretation of Western prehistoric art. This new orientation can be perceived equally in the organization of his fieldwork expeditions and the centers where he formed researchers. In effect, from 1944 to 1986, and complementary to his own research, his activity as laboratory director would be determinant, for himself as well as for his teaching.

The last part of his life, after 1965, is marked by progressive illness, but also by his participation in the direction of public research and cultural institutions, and, after 1969, by courses given at the Collège de France.

AUTEUR

PHILIPPE SOULIER

Conservateur territorial en chef du Patrimoine, Philippe Soulier est préhistorien. Il a fouillé et travaillé avec André Leroi-Gourhan dès 1966, puis s'est spécialisé dans l'histoire

de la discipline, que ce soit d'un point de vue institutionnel, avec une thèse sur « L'histoire de la société préhistorique française » ou thématique, avec des recherches sur l'étude des mégalithes et des sépultures collectives. Responsable du service départemental d'archéologie du Val d'Oise depuis 1976, il a bénéficié d'un détachement au CNRS en 2000-2002. Cela lui a permis, au sein même de l'équipe d'« ethnologie préhistorique » qui fut fondée par A. Leroi-Gourhan, de mener l'étude archivistique qui est à la base de cet article. Aujourd'hui, il est chargé de mission au ministère de la Culture (sous-direction de l'archéologie) pour les questions de méthodologie.